

FEUILLETON DU "SAMEDI", 26 DÉCEMBRE 1903⁽¹⁾

REVELATIONS MORTELLES

No 5.

LIVRE TROISIEME

I

(Suite)

Mais Edme l'aimait tant! Il l'avait emportée dans la joie de l'amour, où rien ne subsiste que l'amour lui-même, et dans des luxes, dans des fêtes, où l'on n'a pas le temps d'être malheureuse.

Et elle n'avait plus voulu penser aux tristes choses, et elle n'y avait plus pensé. Puis, était-ce vrai, seulement, ce que la vieille, si vilaine, avait raconté? Une insensée qui invente, qui dit tout ce qui lui passe par la tête.

On serait bien fou soi-même si l'on se faisait éternellement du chagrin, parce qu'il a plu à une folle de vous faire peur. D'ailleurs, dix ans! dix ans tout entiers! C'était fini, perdu dans le lointain, ces mauvais rêves.

Il ne s'agissait plus de cela.

Le vrai, le certain, c'est qu'elle adorait M. de Norvaisis et qu'elle en était adorée; qu'elle avait pour époux le plus beau et le plus loyal des gentilshommes, occupé d'elle seule, qui fût mort avec joie pour lui épargner un souci, et dont l'unique soin était de lui faire une belle et triomphale vie.

S'aimer comme ils s'aimaient, est-ce que cela ne prouvait pas qu'ils étaient innocents? Elle ne songeait même pas qu'ils étaient innocents, puisqu'il n'y avait jamais eu de crime. Quel crime? Elle était heureuse. Plus heureuse aujourd'hui qu'hier, et demain serait plus beau qu'aujourd'hui.

Une seule chose à redouter: ils seraient vieux, plus tard; lui d'abord, puisqu'il était plus âgé qu'elle; M. de Norvaisis avait quelques cheveux gris déjà, il lui en viendrait d'autres; tandis qu'elle, vingt-neuf ans; et elle se savait très belle.

Rarement elle se disait que c'était fâcheux, cette grande différence d'âge, entre Edme et elle.

Fâcheux, pourquoi? Cesserait-elle de l'aimer, vieilli? non, certes; elle aurait, en sa tendresse, un peu moins d'ardeur, peut-être, mais plus de sérénité.

Puis, enfin, ce n'était que quelques cheveux gris, comme beaucoup d'hommes en ont dès trente ans; et ils lui seyaient bien.

Nul n'était aussi beau que lui! lui seul était digne d'être aimé! Pendant les diners, dans les bals, où elle triomphait des plus belles et des plus élégantes, dans l'enivrement d'être jeune, belle, convoitée, ce qui la ravissait surtout, c'était qu'ils se retrouveraient seuls bientôt, loin de tous ces bruits, hors de toute cette foule, et qu'il lui retirerait les fleurs et les colliers, en lui baisant les cheveux et le front.

Quant à lui, sa joie était immense, avec des emportements d'orgueil.

Il avait eu Suzette, enfant, si mignonne, si jolie, fraîche comme une fleur pas fleurie encore, et... avait Suzanne, merveilleuse créature, en son épanouissement superbe.

Ivresse chaque jour renouvelée, chaque jour accrue.

Quelle femme était plus belle que la sienne? Et tout entière—tout le corps et toute l'âme—il la possédait; de cet être, si victorieusement beau, si ardemment épris, pas un charme qui ne lui appartint, pas un désir qui n'allât vers lui. Il avait aussi cette fierté, qu'il méritait son bonheur! Il se jugeait—tant il avait, pour elle, de tendresse et de respect, de ferventes adorations—un époux digne de cette épouse.

Avait-il oublié le passé, lui? certes, il s'en souvenait; s'en voulait souvenir.

Maintenant que, depuis longtemps, les pitiés anciennes s'étaient évanouies, il se targuait, en son bonheur, de l'action qui le lui avait valu.

L'horrible dessein, l'accomplissement plus horrible et la tombe refermée, il les approuvait.

Comme un martyr, le ciel conquis, se réjouirait des antiques tortures, il aimait le crime dont le prix était si beau.

Il ressemblait aussi à quelque tyran vêtu d'or et de gloire, debout au milieu des nations prosternées, qui se rappelleraient avec plaisir les cadavres et le sang de la journée où il mérita abominablement le trône.

Quelquefois, seul, dans le fumoir, s'interrompant d'une lecture ou d'une rêverie, il se mettait à rire comme quelqu'un qui se rappelle une amusante aventure.

Il raillait le châtement! qui n'était pas venu, qui ne viendrait pas. Eh bien! à quoi songeaient-elles, les Providences qui guettent les coupables et les punissent? Lui, criminel, n'était-il pas heureux?

Cependant, que d'occasions de le frapper offertes à la vindicte divine!

Grande-Maguet, puisqu'elle savait la vérité, aurait pu parler à tous, le dénoncer; non, elle n'avait parlé qu'à Suzanne qui n'avait rien révélé, qui ne révélerait jamais rien.

Sa femme, d'abord, l'avait fui, et, sans elle, il eût été le plus misérable des vivants; mais il l'avait reconquise, plus amoureuse et plus belle.

Plus tard, n'avait-il pas voulu se tuer? n'avait-il pas, le froid de l'acier à la temps, pressé la détente du revolver? La Providence—il riait plus fort—avait permis que la balle, rencontrant quelque os solide, ne pénétrât point profondément, et il avait guéri dans les bras de sa femme!

Il avait mieux que l'impunité; il avait la récompense de son crime. Distraction du Juge, qui a d'autres soins s'il existe!

Et maintenant, qu'avait-il à craindre? Son bonheur n'était-il pas assuré, solide, inattaquable?

Ah! oui, il pouvait mourir; il y a des accidents: un cheval vous jette à bas, on reste inerte sur le pavé, le crâne ouvert; ou, par un jour de grand vent, une cheminée vous tombe sur la tête; il y a aussi les maladies imprévues, quelques jours de souffrance et l'on expire.

Mais la mort, à présent, viendrait trop tard! n'avait-il pas eu, tassées, plus de joies qu'il n'en pourrait tenir en une très longue vie? Il mourrait plein de regrets sans doute, satisfait pourtant entre le souvenir de la plus parfaite félicité qui fut jamais donnée à un époux et l'espérance, la paisible espérance, comme d'un long cortège de chers pleurs, de l'éternelle fidélité d'une veuve.

Non, le trépas même ne lui serait point un châtement, et l'Équité, dont la peur traditionnelle des races inquiète les criminels, serait frustrée en lui, quoi qu'il arrivât!

Quoi qu'il arrivât?

Il cessait de rire, son défi hésitait. Il se pouvait que Suzanne mourût ou que Suzanne cessât de l'aimer.

Oh! la mort de sa femme, ou la trahison de sa femme, ceci—surtout—eût été l'épouvantable désastre, la catastrophe définitive, annulant toutes les ivresses anciennes; l'effrayante stupeur devant l'irréparable.

Il ne pouvait pas penser à cela! il n'y penserait point; il n'avertirait pas, par des appréhensions avouées, les providences, d'ailleurs chimériques, ou absentes, des seules choses qu'il pût craindre; comme un homme sûr d'être seul, dans les ombres inquiétantes d'un bois où rien ne le menace, retiendrait le halètement de son souffle, maîtriserait ses frissons, pour ne point donner l'éveil à des bandits embusqués, qui ne sont point là, cependant.

Puis, en vérité, quelle folie! Est-ce qu'il était imaginable que Suzanne, en la pleine efflorescence de sa jeune santé, mourût! ou que Suzanne cessât de l'aimer, en aimât un autre? Elle, un autre? Il n'est pas de vrai amour qui ne soit immortel; et quel vrai amour, doublement éprouvé par les angoisses de jadis et le bonheur d'à présent, l'amour de Suzanne!

Il avait triomphé de tout, s'était augmenté de tout, sans découragement ni satiété; ce qu'il était, il le serait toujours, tendre, ardent, infini! Telle était la paix vicorieuse, la certitude de joie où M. de Norvaisis, esprit et cœur, se complaisait, qu'il était parfois tenté d'admettre—car le bonheur incline à ces attendrissements de pensée qu'elles veillaient, oui, peut-être, les volontés vengeresses, mais qu'enfin son tenace et héroïque amour les avait émues, leur avait—en dépit d'une heure sombre—conseillé la clémence; et, de deux choses l'une: le Juge n'existait pas, ou bien, s'il existait, il s'était réconcilié avec le coupable—et l'approuvait!

II

A cause du tumulte de leur vie mondaine, à cause aussi des intimités de leur tendresse, il y avait assez longtemps que M. et Mme de Norvaisis n'avaient fait visite à Mlle d'Aveyne.

Vieille tout à fait, avec un asthme, on la laissait bien seule—le bonheur est ingrat—dans l'hôtel de briques roses, ridicule et joli, où elle était revenue, d'où elle ne bougeait guère, plus affolée que jamais de ses fleurs et de ses oiseaux.

Vraiment, Suzette et Isaurine ne s'étaient point vues depuis six mois, lorsque, une après-midi, un peu avant l'heure du Bois, la femme de chambre de Mme de Norvaisis dit, en levant la portière du boudoir:

—C'est la cousine de madame, qui vient pour voir madame.

(1) Commencé dans le numéro du 28 novembre 1903.

Et Mlle d'Aveleyne entra, très vive, avec une toux sous l'ébouriffement de ses frisons gris.

L'air d'une grand'maman! mais toujours jolie.

—Alors, gazouilla-t-elle—sa parole, maintenant, était une espèce de vieux petit ramage—il faut que je vienne? sans cela on ne s'embrasserait jamais plus?

Et elle sauta au cou de Suzanne, en toussotant.

—Mais devine qui je t'amène?

Non, tu ne devinerais pas.

Regarde.

Elle courut vers la portière, l'écarta.

Un jeune homme parut, timide, les yeux baissés, avec un tremblement des paupières.

C'était le comte de Shelsëa-Kalix, qui avait vingt ans.

Suzanne s'avança très vite:

—Swen!

Elle le reconnaissait, elle riait, toute contente: c'était le petit Swen, de la vallée du Neckar, qui dressait les éperviers et qui pêchait des truites!

Vraiment oui, l'enfant farouche et tendre, le camarade des courses à travers bois.

Cela lui faisait grand plaisir de le revoir; elle l'aurait embrassé, son petit frère—elle faillit l'embrasser—s'il n'avait été, mais oui, presque un homme maintenant.

—Comment, dit-elle, c'est vous?

Il tremblait, balbutia, sans lever les yeux:

—Oui, madame, c'est moi.

Et pendant que, sur un signe, il s'asseyait, ne sachant que faire de son chapeau—la cousine Isaurine commença de raconter toute l'aventure, avec des bavardages de petit papegai.

En descendant de son coupé, devant la porte de l'hôtel, elle avait fait:

—Ah!

Parce que, planté sous les fenêtres, un homme était là, qui l'em pêchait de passer.

—Prenez donc garde!

Il s'était retourné, s'excusant

Elle ne l'avait jamais aimé! non, c'est vrai, elle avait toujours eu contre lui de la rancune, à cause de Suzon ensanglantée par l'oiseau de proie, mais, s'étonnant de la rencontre—il n'avait pas changé. "Non, n'est-ce pas, mignonne, toujours le même," sa surprise s'était achevée en attendrissement.

On retrouverait tout à coup l'auteur d'un crime, perdu de vue depuis dix ans, qu'on aurait envie de lui tendre les mains, ne sachant plus tant tout se mêle dans le souvenir; et elle s'était écriée:

—Mais c'est le petit prince!

Il s'était troublé, avouant que, depuis un mois, il venait, tous les jours, sous les fenêtres de Suzanne; et il n'osait pas se faire annoncer chez elle.

C'était trop bête! avait-il peur qu'on le mangeât?

—Allons, montez, je vous annoncerai, moi.

Suzette sera très contente.

Et elle l'avait poussé dans l'escalier, et il était là.

Au fond, elle ne lui en voulait plus, puisque Suzon n'était pas morte.

Ah! bien vieille, maintenant, la perruche, pauvre petite!

Mais quoi! qu'y faire? ont le monde vieillit, et, ce qu'il y a de triste, c'est que les oiseaux meurent, comme les personnes.

Pendant cette jacasserie, Suzanne regardait Swen; presque pareil encore à l'enfant d'autrefois, avec des robustesses et des fiertés de jeune homme; ses courts cheveux bruns mettaient une ombre, comme de mélancolie, sur son front étroit, lisse et pâle; mais ses lèvres, fines, très rouges, riaient malgré lui; quant à ses yeux, elle ne les voyait pas, voilés de paupières pensives.

Il portait un vêtement de couleur un peu sombre, élégant, et qui lui seyait.

Oh! ce petit homme! comme le temps passe!

—Avez-vous grandi! dit-elle.

Et moi, n'est-ce pas, je suis une vieille femme?

Il frissonna.

—Vous êtes plus belle.

—Oui, oui, c'est convenu, très belle. Vous vous rappelez, quelle gamine j'étais!

Mais, voyons,—elle se penchait vers lui, tout amusée—parlez-moi, racontez-moi: est-ce que vous avez peur? Que vous est-il arrivé?

Comment se fait-il que vous soyez à Paris?

Qu'avez-vous fait pendant tout ce long temps où nous ne nous sommes pas vus? Oui, dites, qu'avez-vous fait?

Il ne répondit pas tout de suite.

Il guetta la cousine Isaurine: quand il la vit occupée à arracher les feuilles sèches d'une jardinière, il murmura, en rougissant:

—J'ai pensé à vous.

Suzanne éclata de rire.

—A la bonne heure. Vous n'aviez rien de mieux à faire.

Moi aussi, j'ai pensé à vous, plus d'une fois; je me disais:

"Qu'est-il devenu, le petit Swen?" et j'étais bien sûre que je vous reverrais.

—Moi, dit-il, j'ai pensé à vous, toujours.

Il parlait d'une voix triste.

Elle cessa un instant d'être enjouée, elle éprouvait comme une gêne.

Elle s'écarta un peu, elle évitait de le regarder trop fixement.

Vingt ans? plus encore? elle compta dans sa pensée: vingt-deux ans.

Enfin, tout à fait un homme.

Et elle fut plus réservée.

Mais cela l'ennuya vite de ne pas être familière, comme jadis, avec son petit élève.

C'est si gentil, les ressouvenirs d'enfantillages! elle se rapprocha, rouvrit son bon sourire.

La comtesse Isaurine demandant:

—Est-ce qu'on peut descendre dans le jardin, pour voir les fleurs?

—Oui, oui, va, dit Mme de Norvaisis, et elle ajouta, camarade, tournée vers Swen:

A présent, nous sommes seuls, vous allez me raconter toute votre histoire.

Il bégaya:

—Je veux bien, madame.

—Non, non, appelez-moi Lydia, puisque c'était le nom de votre mère, et puisque j'étais votre petite maman.

Il était tout rose, un peu essoufflé.

—Mon histoire n'est pas bien longue... Lydia!

Après avoir respiré largement, comme quelqu'un qui veut prendre courage, il parla, sans lever les yeux.

Il était partie, un matin, sans lui dire adieux; il avait pleuré; non pas un jour,—tous les jours!

A chaque aurore, il descendait le sentier, traversait l'eau, sonnait de la trompe, attendait sous la fenêtre.

Elle était revenue, peut-être? la fenêtre restait fermée, et les gens de l'auberge se moquaient de lui.

Puis c'étaient de tristes journées dans les bois, tout seul, par les petits chemins où ils avaient marché ensemble.

Il ne chassait plus, il ne jetait plus, dans les lacs, les filets où se prennent les truites.

Il regardait la cascade s'écrouler et rejaillir en éclaboussures de flammes blanches et de diamants, mais il n'y voyait plus monter les fées couleurs du jour avec leurs manteaux de rosée,—depuis qu'elle était partie.

Il était un enfant qui a beaucoup de chagrin, et qui ne croit pas que ce chagrin-là finira jamais.

Il acheva d'apprendre à lire, comme si elle eût été là encore, pour lui faire plaisir, et il fit venir, de Heidelberg, des livres, beaucoup de livres, pour s'instruire.

Il cessa d'aller dans la forêt.

Il avait renoncé à faire du mal aux bêtes; se souvenant qu'elle ne voulait pas qu'il fût cruel.

Il se tenait souvent dans une grande chambre, en haut du Nid-d'Hirondelle; on croyait qu'il était malade; il pensait à elle.

Il eut plus de chagrin encore: ce fut quand, d'un domestique qui allait souvent boire à l'auberge, il apprit enfin toute l'aventure de la mauvaise nuit.

L'homme qui avait voulu se tuer, c'était M. de Norvaisis.

Ainsi, elle était mariée!

Il apprit aussi que, transporté à Heidelberg, où il y a de très bons médecins, le blessé, après beaucoup de souffrances, avait guéri.

Et l'on n'entendit plus parler de la dame française qui avait séjourné dans la vallée du Neckar.

Elle ne reparaitrait jamais.

Ainsi tout seul, avec son père, qui sculptait des portraits dans des marrons d'Inde; il était plus seul encore, parce que, tant que des invités demeuraient au château, il restait caché dans les souterrains, dans quelque oubliette où il avait emporté du pain et des livres: il lisait sous le jour qui tombait là comme au fond d'un puits.

Autrefois, avant d'avoir vu Suzette, il éprouvait, contre les étrangers qui venaient, une colère; leur présence, lui semblait-il, insultait à sa mère morte en pleurant; à présent il avait contre eux bien plus de colère encore, parce qu'ils outrageaient en étant là Lydia.

Puis il finit par mêler ses deux chers souvenirs; sa mère et Suzette, dans la même tendresse, furent une même personne; il ne savait plus laquelle des deux était morte! il portait un seul deuil, plus sombre, à cause de toutes les deux.

—Pauvre petit! dit Suzanne.

Mais, une nuit d'hiver, il y eut, dans le Nid-d'Hirondelle, un grand bruit de valets qui courent et appellent, de portes qui s'ouvrent et se ferment.

Il se leva, s'informa.

Le marquis de Shelsëa-Kalix, qui avait bu, ce soir, plus que d'or-

dinaire, s'était senti malade, à peine couché, il geignait, râlait, se mourait.

Oui, il mourait, ivre!

—Quand j'entrai dans la chambre, mon père venait de rendre l'âme, avec la bouche grande ouverte, et sur les épaules du cadavre, les deux singes, habillés comme des paillasses, se tenaient assis, et jacassaient en remuant les babines, et s'envoyaient des coups de patte par-dessus la tête d'un mort...

Mais je me souvins que mes Lydia étaient si douces, et qu'il ne faut pas être méchant, et je m'agenouillai devant le lit, et je pleurai, puisque mon père était mort.

Après le décès du marquis, Swen, quatorze ans alors, se crut libre.

Ces domestiques, il les renverrait; ce château, tous ces meubles, il les vendrait; et, riche, il pourrait partir.

Il irait en France, où il reverrait Suzette!

Car, enfin, les gens de l'auberge avaient pu se tromper: elle n'était pas mariée peut-être; ou bien, son mari, l'homme qui était tout à coup survenu, était mort.

Et n'avait-il pas promis à Suzette de lui donner une couronne de diamants et de perles le jour où il serait roi?

Mais des gens arrivèrent, envoyés par ses parents d'Autriche et d'Héligoland.

Il était allié à des races impériales! il était altesse!

On se chargeait de son éducation.

On l'emmena, on le mit dans un collège, en Angleterre.

On lui enseigna beaucoup de choses; et il faisait des armes, montait à cheval, se querellait avec ses camarades.

Il l'avouait: quelques années se passèrent où, sans oublier Suzette, il pensa à elle moins souvent.

Parce que, entre jeunes hommes, on parle, on rit; il fut un écolier très tapageur.

Mais, quand il eut dix-sept ans, Suzette, avec plus d'insistance, lui revint à l'esprit; sa fraternelle amie de jadis, il l'aimait toujours, d'une autre façon.

Il la voyait telle qu'elle devait être à présent; l'idée qu'elle fut petite fille—puisqu'ils avaient joué ensemble—quand il était petit garçon, l'induisait à croire qu'elle avait grandi, elle aussi; il se la figurait triomphalement belle...

—Comme vous êtes! dit-il.

—Ah! quel enfant, quel enfant toujours!

Suzanne riait encore, plus attendrie.

Il continua son récit, il parlait d'une voix très douce, lointaine, eût-on dit; un peu détourné, sans regarder Mme de Norvaisis, comme s'il eût craint des reproches.

Et il raconta que l'image de Suzette le hantait, ne le quittait plus.

Bien longtemps elle avait été mêlée, cette image, au souvenir de Lydia, au souvenir de la pâle mère morte; elle s'en dégagait peu à peu, fut elle-même, fut elle seule.

Il était toujours sur le point d'espérer qu'il allait rencontrer Suzette, au détour de quelque allée, dans le jardin du collège.

Il avait dans sa chambre, au-dessus d'un meuble, un miroir; jamais il ne se tourna vers cette glace sans la furtive pensée qu'il allait y reconnaître Suzette reflétée, vaguement qui serait entrée, pendant qu'il tournait le dos, et qui lui ferait des signes.

Il était toujours si distrait, à cause de l'unique souci dont il avait l'âme occupée, qu'on le croyait un peu fou; ou bien on pensait qu'il se tenait à l'écart parce qu'il était fier d'être prince, d'être altesse; on lui reprochait de ne pas vouloir frayer avec ses camarades, par orgueil.

Certes, il avait en lui la glorieuse espérance d'être maître!

Les États qui lui appartenaient, puisqu'on les lui avait volés, il faudrait bien qu'on les lui rendit un jour.

Ce n'était que fort peu de terre, cette principauté lointaine, froide et morne, près du pôle: n'importe, il y serait roi! et il pensait qu'elle y serait reine.

Il l'offrirait à Suzette, un jour, la couronne, non pas de fleurs et de feuilles, mais de diamants et de perles, la couronne qui serait un diadème.

Puis, qui sait ce qu'il y a derrière la porte de demain.

Il rêvait de batailles, de victoires, d'arcs triomphaux au bout des avenues princières jonchées de fleurs.

Quand on est roi, il n'est pas impossible d'être un héros!

Il se jetterait à travers les aventures...

Il s'interrompit, craignant quelque ridicule.

Il venait de se rappeler qu'elle lui avait dit une fois:

—Des soldats de plomb?

Mais ce n'était pas chimérique, c'était la continue inclinaison de son âme vers un cher passé, qui devenait, dans la rêverie, le présent, et qui serait peut-être, dans la réalité, l'avenir; de sorte que, en une tristesse presque heureuse, si amère aussi, il ne regrettait rien, n'aimait rien, n'espérait rien, où elle ne fût mêlée.

Maintenant, à le voir si différent des autres écoliers, si absorbé dans une pensée inconnue, on chuchotait, il le savait bien, qu'il

tenait de son père,—dont l'absurde folie s'éternisait en légende,—et qu'il serait, un jour ou l'autre, un insensé comme le marquis de Shelsä-Kalix; faisant jouer des pantomimes dans quelque seigneurie près du cap Nord, rouant de coups, après boire, ses sujets ivres vêtus de peaux de phoques.

Eh bien! soit, fou, comme son père, mais doux, comme sa mère!

Il ne répudiait ni l'une ni l'autre hérédité.

Il joindrait le paternel emportement à la mélancolie maternelle.

Il serait, avec démençe, quelqu'un de très bon, qui aime à sourire et à pleurer; fils d'un monstre et d'un ange, il serait, extraordinairement, épris, fervent, pur.

Et l'excès de sa tendresse irait vers Suzette,—il ne disait plus Lydia,—vers Suzette, petite fille dans le passé, femme si belle dans l'avenir, qui lui avait appris à lire et qui...

Mme de Norvaisis s'inquiéta enfin d'entendre ces paroles, qu'il proférait à voix basse comme avec une peur qu'on les entendit.

Il avait vingt ans, plus de vingt ans.

Sa timidité excusait à peine son audace.

—Voyons, voyons, dit-elle, causons, ne parlez pas tout seul.

Vous êtes tout à fait gentil, et ridicule!

—Vous avez pensé à moi, c'est très bien; moi aussi j'ai pensé à vous.

Ah! les bonnes parties que nous avons faites à travers bois.

Tout à fait drôles, les déjeuners chez le bûcheron?

Je vous assure que cela m'a amusée, souvent, de me rappeler la promenade où vous avez pris mon mouchoir pour attraper une cigale.

Et je me souviens de mille autres choses.

Mais nous sommes de grandes personnes maintenant.

Nous sommes sérieux.

Oh! nous allons nous voir très souvent.

Vous viendrez aux bals où je vais. Nous danserons ensemble. Ce sera très amusant.

Mais il faut parler sans folie!

Allons, petit Swen, soyez sage.

Ainsi, vous êtes à Paris depuis un mois,—on vous laisse donc voyager tout seul? et vous n'êtes pas venu me voir! voilà qui est très mal.

Il a fallu que la cousine Isaurine—à propos, eh bien, où donc est-elle?—vous rencontrât devant la porte; je suis fâchée.

Parce que je vous aime de tout mon cœur.

Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt. Je vous aurais présenté tout de suite à mon mari.

Swen s'était levé; il cria presque, en marchant vers la porte:

—C'est parce que vous avez un mari que je ne suis pas venu!

Vous n'avez pas dit autrefois que vous étiez mariée, et les servantes de l'auberge étaient de stupides filles qui avaient pu, qui avaient dû se tromper.

Ah! mille fois, j'ai songé à toutes ces choses! et, dès que, après les études, on m'a permis de voyager, je suis parti pour Paris, à cause de vous.

Vous rappelez-vous la touffe de fleurs que j'ai mise sur mon habit, la touffe de fleurs qui s'appelait Lydia?

Je l'ai gardée toute sèche, pareille à rien; ce qui reste des herbes flétries; mais cette ressemblance de ma mère et de vous disparues, je la conservais, je pensais:

—Je les lui montrerai, les fleurs fanées, si elle ne me reconnaît pas; et elle les reconnaîtra, elle dira: Swen!

Mais, à Paris, tout de suite...

Il allait sortir, il tenait d'une main crispée l'étoffe de la porte; il avait eu une colère qui lui allumait l'œil, l'air qu'il eut, jadis, quand il écrasait du talon la vipère dans le sable de grès.

—Mais, à Paris, j'ai appris tout de suite que vous avez un mari.

Et je ne suis pas venu vous voir, et tout un mois, chaque jour, je suis resté, pendant des heures, sous les fenêtres de votre hôtel, et je ne serais pas entré, non, jamais, si votre cousine ne m'avait pas vu, et je suis très malheureux!

—Swen! s'écria-t-elle.

Il était déjà parti.

Elle resta tout étonnée de ce jeune homme qui était un fou.

Un rou, certainement.

C'était dommage, elle l'aimait bien; très volontiers, elle eut fait de lui un camarade, avec qui elle serait allée au Bois, à cheval, les matins; M. de Norvaisis, un peu las, se plaisait moins à ses promenades d'avant-midi.

Et c'était très ennuyeux que le petit comte de Shelsä-Kalix fût bizarre à ce point; il était charmant tout de même avec son air triste et farouche à la fois.

Mais de quoi s'inquiétait-elle? il reviendrait; elle parlerait de lui à M. de Norvaisis qui le sermonnerait, lui apprendrait à être sage; il ne montrerait plus ces mélancolies, ces emportements; le joli valseur qu'elle aurait dans les bals officiels où quelquefois on ne connaît presque personne! il n'y a rien de plus ennuyeux que de danser avec le premier venu.

—Eh bien! où est-il, le petit? dit la cousine Isaurine qui revenait du jardin, les frisures toutes défaites.

Suzanne n'eut pas le loisir de répondre.

Il montait de la cour des bruits de piaffements.

C'était l'heure du Bois; M. de Norvaisis, à cheval déjà, attendait sa femme dans la cour de l'hôtel; elle ouvrit la fenêtre.

—Oui, oui, je viens! le temps de mettre mon amazone!

Elle s'échappa en disant à la cousine Isaurine:

—Tu dîneras avec nous, n'est-ce pas?

Elle fut très vite habillée.

Elle descendit, soulevant d'une main la traîne de drap vert; et, en selle, les brides ramenées, la tête vers son mari:

—Ah! le beau temps! tu sais que je t'adore? allons, partons!

Les deux bêtes qui montaient étaient sveltes et fines, avec de longs cous qui s'effilaient.

Ce fut, après la porte cochère, un amusant galop, le long de l'avenue, vers l'Arc de Triomphe, sous le clair soleil de mars qui allumait l'air et mettait partout, dans le fraîcheur de l'après-midi, de l'or qui rit et sautille aux grêles branches encore sans feuilles.

Ils ralentirent l'allure de leurs chevaux.

Ils suivirent l'avenue de l'Impératrice.

On les remarquait, on les reconnaissait; il y avait vers eux ces signes, très flatteurs, de gens qui chuchotent.

Mais ils ne paraissaient ne pas prendre garde aux passants qui s'inquiétaient d'eux.

Ils se regardaient l'un l'autre.

M. de Norvaisis la trouvait si belle, sous le voile vert où affleuraient toutes roses les lèvres; et elle l'admirait, si beau cavalier, si élégant dans le veston étroit et tenant ferme la bête dangereuse qui mordait le mors.

Mais tout à coup:

—A propos, dit-elle, tu ne sais pas qui j'ai vu aujourd'hui? Devine.

—Comment veux-tu?...

—Eh bien! imagine-toi...

Elle n'acheva point.

Jugeait-elle inutile de lui parler de cet enfant qu'elle avait rencontré autrefois, de Swen, son petit camarade? oui, sans doute; à quoi bon rappeler, même pour en sourire, les heures douloureuses de jadis?

Il demanda:

—Eh bien?

—Eh bien! reprit-elle, c'est la cousine Isaurine qui est venue à la maison.

Il y avait bien longtemps que je ne l'avais vue, je lui ai dit de rester à dîner.

Elle cravacha son cheval; avec l'amusement de voir s'effarer sur leur passage les promeneurs bourgeois, M. et Mme de Norvaisis entrèrent, au grand galop, parmi la fraîcheur ensoleillée, dans la large avenue qui s'étend vers les lacs.

Un reporter, assis à une table du Pavillon Chinois, tira de sa poche où il nota leurs noms.

Des familles, assises sur les chaises et les fauteuils peints en jaune, enviaient cet homme et cette femme, des gens du grand monde certainement, qui étaient beaux, riches, et qui étaient heureux.

III

Plusieurs jours, Swen inquiéta la pensée de Suzanne, très peu, et rarement, d'une visite à l'autre, dans le coupé où l'on est seule, où l'on ne sait à quoi penser; durant les dîners où les ministres parlent de la nouvelle opérette, entre deux valse d'un bal ennuyeux.

C'était vrai, il ne reviendrait pas,—puisqu'il n'était pas revenu.

Elle en était doublement fâchée; parce qu'elle l'aimait bien, et puis, parce que, prince,—il n'y avait pas à dire, il était prince,—elle en aurait fait, quelque temps, la curiosité de ses thés de cinq heures et de ses mercredis soirs.

Mais c'était un extravagant, avec ses réminiscences trop tendres d'idylle puérile, avec ses espoirs d'épopée.

Et, puisqu'il ne se montrait pas, eh bien! tant pis pour lui; on se passerait de sa petite Altesse.

N'importe, c'était fâcheux.

Elle aurait voulu que M. de Norvaisis prit en amitié le jeune comte de Shelsëa-Kalix, lui donnât des conseils.

Justement, cinq ans auparavant, son mari avait été plénipotentiaire en Suède; il conservait beaucoup de relations diplomatiques à la cour de Stockholm; il aurait pu aider Swen à recouvrer la principauté, près du pôle Nord.

Ce petit garçon, roi! oui, comme dans les contes de fées; enfin, c'était sérieux tout de même, presque roi.

Il serait amusant sur un trône.

Mais, puisqu'il se cachait, on ne pouvait pas s'intéresser à lui; et, deux semaines passées, elle oublia tout à fait,—tout à fait, non—la visite du fils farouche et joli de la princesse Lydia.

Cependant elle se faisait des reproches, à cause de la cousine Isaurine qui lui avait amené le jeune comte.

C'était très mal de la laisser toute seule, l'aimable petite parente.

Mlle d'Aveleyne ne s'ennuyait pas puisqu'elle avait ses fleurs et ses oiseaux; n'importe, il aurait fallu aller la voir de temps en temps, d'autant plus qu'à présent elle était vieille, asthmatique, mal soignée peut-être par ses servantes; Suzanne se jugeait ingrate, se souvenant de son enfance, sachant bien qu'Isaurine l'avait aimée, autant qu'elle pouvait aimer, l'avait préférée au plus cher de ses oiseaux-de-paradis.

De sorte que, chaque matin, Mme de Norvaisis se disait: "Aujourd'hui, j'irai chez ma cousine."

Mais elle n'y allait pas.

C'était singulier: elle avait en même temps un désir et une crainte d'entrer dans l'hôtel de briques roses, ridicule et joli, où elle s'était tant amusée, petite fille.

Et elle demeurait incertaine, presque troublée de ce double sentiment.

Jamais plus qu'à présent, elle n'avait songé à cette obligation d'aller embrasser la vieille petite femme,—devoir si longtemps négligé,—et quelque chose pourtant, l'empêchait de remplir ce devoir très agréable en somme.

Quelle chose? oh! c'était tout simple: les visites, les essayages chez le couturier, les expositions de cercles, où l'on ne saurait manquer de se faire voir, prennent tout le temps; on est très occupé quand on n'a rien à faire.

Mais enfin, une après-midi, comme elle revenait du Bois, d'assez mauvaise humeur,—un incident fâcheux: M. de Norvaisis, en franchissant la barrière, près du lac des patineurs, avec d'autres cavaliers plus jeunes que lui, avait été renversés de cheval; aucun mal! tout de suite remonté en selle; mais cette mésaventure pour un sportsman tel que lui, c'était fâcheux,—une après-midi, elle se résolut tout d'un coup à s'arrêter chez la cousine Isaurine; et elle entra dans la serre-volière, qui avait été, petite Eve, son petit Eden.

Personne.

Rien que les oiseaux et les fleurs, dans le jour plus ensoleillé d'avoir traversé les vitrages couleur d'or.

L'exotique bois-jardin, sous verre, au milieu de Paris, elle l'avait revu bien des fois depuis le jour où elle partit pour de longs voyages; jamais elle ne l'avait trouvé si lumineux et si joyeux; c'était tout à fait joli, ce pêle-mêle envolé de colibris pépiants, de cardulines à la gorge de pourpre, de pigeons d'Amérique, pareilles à des touffes de soie, qui voletait de la branche, et, çà et là, se posait, avec une palpitation d'ailes, au cœur des cactus ouverts ou sur le bord des grands gardénias; et les couleurs et les sons pétillaient dans les parfums.

Une petite toux.

La cousine Isaurine, habillée de rose et de vert, toute sautillante, les cheveux volants,—pareille à une vieille petite fée, reine des oiseaux, sur le point de devenir un oiseau elle-même,—sortit de derrière un grand buisson de roses; son toussotement ressemblait à un ramage enroué.

—Ah! la voilà! dit-elle.

Elle se jeta au cou de Suzette, en un trémoussement de toute sa robe qui ressemblait à des plumes secouées, et au bout des bras pareilles à des ailerons, dont elle l'enlaçait, les petites mains étaient comme des pattes de tourterelle, grêles et roses.

Près de sa cousine-oiselle, parmi ce faux paysage clair et souriant, Mme de Norvaisis, en sa toilette, aux couleurs éteintes, de parfaite mondaine, n'était pas sans avoir l'air d'une très élégante comédienne, qui, les autres artistes déjà costumés, et les décors posés, et la rampe allumée, répéterait en robe de ville, dans quelque folle féerie.

Mlle d'Aveleyne se mit tout de suite à babiller.

L'interrompre, c'était à quoi il ne fallait point penser.

Tout en suivant l'allée où elle avait eu jadis de si moroses rêveries, Suzanne dut écouter mille discours brouillés comme des gazouillements.

Ah! que de choses il se passait dans la serre-volière!

On ne s'imagine pas tout ce qui arrive chez un peuple d'oiseaux. Faire vivre en paix les piverts de France avec les geais d'Amérique, il n'y a rien de plus difficile; ils se déplument les uns les autres, tout le temps, et les bengalis, ces gavroches, gros comme le rubis d'une boucle d'oreille, et cliquetants comme un grelot, ne font qu'exaspérer le tumulte.

Enfin, malgré ces batailles, tout se passerait assez bien si les mélanges,—les petites surtout,—n'étaient pas les plus agressives que-relleuses de la terre!

Quant à Suzon, elle ne se portait pas trop mal.

Très veille, de belle humeur encore.

(A suivre)